

dant son règne, il n'y aura plus d'inimitiés ni de haines; les hommes auront tous la même croyance.

De toutes les sectes qui rendent un culte à Vichnou, celle des Vaichnavas est la seule qui n'adore que lui comme réunissant le plus grand nombre des attributs de la divinité. Les Goglichtas et les Ramanoudjes n'adorent réellement que des héros déifiés; la première Vichnou dans l'avatar de Gocal ou Crichna, la seconde dans celui de Rama Tchandra.

Indépendamment des grandes divinités, il y a une multitude de personnages divins d'un rang inférieur, sur lesquels domine Indra aux mille yeux, seigneur des devtas. Avec sa femme Indrani il habite la forêt de Nouda; on les voit souvent représentés ensemble sur un éléphant à trois trompes; il préside aux illusions. Aghni, dieu du feu, est figuré avec deux visages et trois jambes, et monté sur un belier; il a épousé la déesse Ganga (le Gange), sœur de Parvati. Ganga étant descendue des cieus, se reposa sur la tête de Siva ou sur celle de Vichnou, et de là coula en trois canaux appelés trivènis (les trois boucles de cheveux), qui se dirigèrent vers la mer et remplirent son bassin creusé auparavant, mais resté vide. De l'union de Ganga et d'Aghni résultèrent les métaux. La chaîne de montagnes dans laquelle le

Gange prend sa source, abonde en mines, ce qui a donné lieu à cette fable allégorique.

Souraya, dieu du soleil, est représenté dans un chariot attelé d'un cheval à plusieurs têtes; c'est le symbole de la vérité; la secte des Saouras qui lui rend un culte particulier est très-nombreuse.

Tchandra (la lune) est dans un char traîné par une antilope; les vingt-sept noukchoutras ou stations lunaires, qui selon les Hindous divisent les cieus, sont ses femmes.

Visvakarman est le grand mécanicien des dieux. Kouvera, le dieu des richesses, réside dans la forêt de Tchitra-routhra; Pavana est le dieu du vent. Huit gardiens président aux huit parties du monde; toute la nature est remplie de divinités.

Dans ce léger aperçu de la mythologie des Hindous, je ne me suis point arrêtée à noter la ressemblance frappante de plusieurs de leurs divinités avec celles des Grecs et des Romains, car elle est trop visible pour avoir échappé à mes lecteurs. On eut une preuve remarquable de leur identité avec les dieux de l'Égypte, lorsqu'en 1801 les soldats des régimens de Cipayes envoyés dans ce pays, se prosternèrent devant les idoles du temple de Tentyra, et dirent que c'étaient les dieux de leur religion.

La grossièreté et le peu de délicatesse du polythéisme hindou déplairont sans doute aux per-



sonnes accoutumées à la mythologie gracieuse des Grecs ; mais il n'est pas indigne de la curiosité, ni peut-être inutile, d'examiner les divers systèmes religieux que le sentiment le plus naturel à l'homme a produits ; d'observer comment le climat ou d'autres circonstances les ont modifiés ; de découvrir sous ces différentes enveloppes le tableau des effets de la même nature, et de reconnaître dans les superstitions des Hindous, comme dans les rêves sublimes de Platon, l'existence du lien moral qui partout unit le cœur de l'homme à son divin auteur. Pour moi, vivant au milieu de ce peuple, le voyant chaque jour prosterné dans ses temples et devant les autels où il porte ses offrandes, je ne puis contempler sans intérêt ce système religieux, quoique privé de beautés poétiques et rempli de superstitions barbares, dont l'empire est si puissant sur l'esprit de ses sectateurs, qu'il leur fait endurer des tortures mille fois plus cruelles que la mort. »

Brahma, Vichnou et Siva forment la Trinité indienne qu'on nomme *Trimourti*. Quelquefois ces trois personnes de la divinité, dit Pappi, sont représentées par les trois lettres A. U. M. dont les deux premières se fondent dans le son de O ; en sorte que les trois ensemble se prononcent OM, mot mystique sur lequel l'Hindou pieux médite souvent en silence, mais que par respect, il ne laisse jamais échapper de ses lèvres.

La division des Hindous en plusieurs castes établit entre eux des différences si tranchées, que ces castes ne peuvent s'allier entre elles ni manger ensemble. La difficulté, l'impossibilité même où se trouve souvent un Hindou religieux d'accomplir tous les devoirs et toutes les obligations de sa caste, l'accoutume à souffrir le jeûne et mille autres désagrémens. D'ailleurs chaque caste est si jalouse de ses prérogatives, si attachée aux usages qui lui sont propres, que si une caste inférieure s'avisait de vouloir l'imiter, même dans les choses les moins importantes, elle emploierait tous les moyens possibles pour défendre ses droits. Les deux castes rivales en viendraient infailliblement à une rupture ouverte.

Il peut paraître étrange que personne dans les castes les plus disgraciées ne se soit jamais élevé contre cette doctrine qui les condamne à une misère et à une abjection perpétuelles ; rien ne prouve mieux l'empire des opinions religieuses sur les hommes. L'Hindou accoutumé dès l'enfance à s'entendre dire que Dieu l'a placé dans l'état où il est né, et où il doit mourir, pour le punir des fautes qu'il a commises dans une vie antérieure, se résigne à la volonté du Tout-Puissant et à ce qu'il regarde comme un châtement mérité ; il ne lui entre même pas dans l'esprit de soupçonner ses prêtres d'imposture.



D'ailleurs il ne faut pas croire que l'institution des castes soit observée dans toute sa rigueur le long des côtes maritimes où le commerce, l'intérêt mutuel et le choc des opinions tendent continuellement à les rapprocher, à les confondre et à effacer la ligne de démarcation qui les sépare. Ce n'est que dans l'intérieur du pays, où l'on a peu de communications avec les étrangers, que le système religieux et politique des Hindous s'est conservé dans toute sa pureté.

Les brahmes qui tiennent le premier rang sont les prêtres, les docteurs de la religion, les dépositaires des livres sacrés; ils se divisent en plusieurs classes qui ne peuvent ni s'allier, ni manger ensemble. Les brahmes portent le *jaguia pavitra*, cordon de fil de coton, composé de vingt-sept autres plus petits: il descend de l'épaule gauche sur la hanche droite où il forme un nœud auquel est attachée une capsule d'argent renfermant la figure d'un lingam. Si le brahme perd ce cordon, ou s'il le rompt, il ne peut ni manger ni boire qu'il ne s'en soit procuré un autre, il faut qu'il soit fait de sa propre main. Cependant ce signe seul ne suffit pas pour faire reconnaître un brahme au premier coup-d'œil, certaines professions en prennent en se mariant un tout semblable, et continuent de le porter.

Les brahmes n'ont pas, pour soutenir leur

rang, une fortune, des emplois ou des salaires héréditaires; dans la règle, ils devraient gagner leur vie en mendiant, moyen qui, bien loin d'attirer le mépris, passe au contraire dans ce pays pour une marque de dignité et de noblesse les plus relevées. La personne qui reçoit la charité; dit M. F. Buchanan, est toujours regardée comme bien supérieure, pour le rang, à celle qui la donne. Faire la cuisine est aussi une occupation distinctive des plus hautes classes. Personne ne pouvant manger des mets préparés par une personne d'une caste inférieure à la sienne, le cuisinier d'une réunion nombreuse doit être au moins égal à toutes les personnes présentes. Quand les dons des fidèles deviennent rares, plusieurs brahmes sont obligés d'embrasser diverses professions pour vivre. Quoique par là ils ne perdent pas immédiatement leur caste, ils sont néanmoins considérés comme inférieurs à la classe qui ne subsiste que d'aumônes. La proportion de celles-ci dépendant en grande partie du respect que l'on a, soit pour le personnage qui les demande, soit pour le temple auquel il appartient, le brahme a recours à tous les expédients possibles pour rehausser ces objets de vénération. La dissimulation, trait caractéristique des Hindous, est poussée par les brahmes à un degré inconcevable.

« Un brahme, suivant la définition qu'en a don-



née à M. l'abbé Dubois un membre de la caste, est une fourmière de mensonges et d'impostures. Ils racontent de longues histoires de miracles opérés au sanctuaire de leur divinité favorite ; ils distribuent des charmes qui doivent assurer à leurs crédules disciples tous les biens de cette vie, et les préserver de tous ses maux ; ils inculquent avec un soin particulier la croyance aux bénédictions qui doivent résulter dans ce monde et dans l'autre des bienfaits répandus sur les brahmes. La permission de leur offrir quelque chose est représentée comme une prérogative dont les classes les plus hautes doivent être fières ; en même temps on a la condescendance de l'accorder aux plus basses. A toutes les fêtes religieuses, de même qu'aux mariages et aux enterremens, les riches mettent leur gloire à faire de grands présens à ces saints personnages. Des vaches, des terres, de l'or, des vêtemens et du grain sont les objets dont le don est regardé comme le plus méritoire.

Quoique la qualité de brahme n'implique pas nécessairement celle de prêtre, il y a parmi eux la classe des gourous qui, du consentement général, sont investis de la juridiction spirituelle. Leur nom signifie maître : en effet, le gourou est moins le ministre que le gouverneur du temple auquel il appartient. Il ne paraît en public qu'ac-

compagné d'une certaine pompe ; il est assis dans un palanquin, ou sur un éléphant, et souvent accompagné d'une escorte d'hommes armés, de drapeaux déployés sur lesquels sont peintes les images des dieux, de chanteurs qui célèbrent leurs louanges, enfin de bandes nombreuses de danseuses. C'est avec ce cortège qu'il visite le territoire qui est dans sa dépendance, et, chemin faisant, il exige de son troupeau les contributions qu'il le juge en état de payer. La récompense que l'on obtient en retour est la bénédiction du gourou, regardée comme garantissant à celui qui la reçoit tous les biens de cette vie. Quant aux réfractaires, le gourou fulmine contre eux une malédiction qui frappe d'épouvante même les cœurs les plus hardis. Leurs disciples racontent sans cesse les conséquences terribles qui en sont résultées ; des hommes sont morts subitement, des femmes enceintes ont avorté, effets que peut bien avoir produits la terreur panique causée par la superstition. Ils ajoutent qu'elle a transformé des hommes en rochers, et même en cochons. Toutefois ces prodiges ne sont opérés que par les gourous les plus éminens ; en effet, au-dessous de ceux-ci, les somadris, ou sacrificateurs, sont leurs subalternes, ce qui compose une espèce de hiérarchie régulière. Pour devenir gourou ou somadri, il faut être né d'une famille distinguée



parmi les brahmes, avoir mené une vie irréprochable, avoir fait de longues études, et subi un noviciat austère et rigoureux.

Après les gourous, viennent les pourahitas, ou directeurs des cérémonies religieuses; comme les actions sont soumises à l'influence de la superstition, et qu'il y a des jours heureux ou malheureux, et de bonnes ou mauvaises manières de dire et de faire chaque chose, le secours des pourahitas est nécessaire dans toutes les grandes occasions. Les cérémonies du mariage et des funérailles, la construction d'une maison neuve, d'un puits ou d'un étang, la consécration et la purification des temples, doivent être réglées par les pourahitas qui indiquent le temps auquel on commencera, et la manière dont on s'y prendra. C'est pourquoi ces brahmes sont obligés d'avoir quelque instruction; il faut qu'ils sachent calculer les éclipses, les phases de la lune et la place des planètes; ils tiennent registre des jours heureux et malheureux. Leurs instrumens les plus efficaces sont les mantras (les paroles puissantes) qui ont la faculté d'exciter l'amour ou la haine, de guérir les maladies, de causer ou d'écarter la mort; les dieux mêmes sont obligés d'obéir à leurs ordres terribles. Quelquefois les Hindous prétendent que l'univers est soumis aux dieux, que les dieux le sont aux

mantras, et les mantras aux brahmes, de sorte que ceux-ci sont placés à la tête de l'univers. Les pourahitas, en cachant soigneusement les connaissances qu'ils possèdent, exercent un monopole très-utile à leur considération et à leurs intérêts. Presque tous les princes ou les personnages considérables ont constamment auprès d'eux un pourahita, pour décider tous leurs mouvemens, même le moment où ils doivent faire ou recevoir des visites, aller à la chasse, ou se promener. Les éléphans royaux exigent le même service; les brahmes extorquent aussi de l'argent de leurs dupes en prédisant le temps qu'il fera, en disant la bonne aventure, et distribuant des amulettes pour la guérison des maladies, et pour éloigner les maux de la vie.

Les brahmes peuvent exercer des fonctions temporelles, devenir ministres et conseillers d'état, ou ambassadeurs; quelques-uns même s'adonnent à la profession des armes; d'autres enfin se livrent au commerce ou à l'agriculture; ils doivent le faire sans se dégrader, et en prenant des précautions pour ne pas se souiller dans la compagnie des castes inférieures. Il y en a qui apprennent l'anglais, et qui entrent au service des riches Anglais, comme *dobachis*, ou intendants, et chez les négocians comme caissiers, teneurs de livres, commis.



Un brahme doit se laver au moins trois fois par jour ; de même que les Hindous des castes élevées, ils accompagnent leurs ablutions de cérémonies multipliées. Rien de si ennuyeux et de si fatigant, disent les voyageurs, que les adorations et les prières que les brahmes adressent à leurs nombreuses idoles. Les radjahs eux-mêmes qui sont occupés de tant d'affaires importantes, ne peuvent pas employer à ces pratiques religieuses moins de sept à huit heures par jour, encore sont-elles accompagnées de tant de révérences et de prosternations, et de tant de cérémonies pénibles, qu'elles suffisent pour éreinter l'homme le plus robuste.

Lorsqu'un brahme a reçu quelque chose directement de la main d'un Européen, ou d'un homme d'une caste inférieure, s'il en a été touché par inadvertance, s'il s'est approché de trop près de la cabane d'un paria, il est obligé de se laver avant de boire et de manger.

Le vêtement des brahmes est une simple pagne qu'ils doivent laver tous les jours ; ils doivent toujours aller la tête et la poitrine nues ; quelques-uns cependant portent un long bonnet rouge. Ils se rasent les cheveux et la barbe, en laissant seulement sur le haut de la tête une petite touffe roulée en forme de nœud. Ceux qui exercent des fonctions, autres que celles du sa-

cerdoce, portent un turban et l'habit long. On les reconnaît toujours aux marques qu'ils conservent sur le front ; ceux qui servent chez les Européens, doivent, avant de rentrer chez eux, déposer leurs vêtements, se baigner et reprendre le costume des brahmes.

Les femmes ont les mêmes marques distinctives que leurs maris. Elles ont une camisole étroite, une pièce de toile les enveloppe entièrement ; elles sont ordinairement couvertes de bijoux ; elles aiment beaucoup ceux où il y a des grelots qui font du bruit quand elles marchent. Elles doivent tous les matins prier, se baigner, laver leurs enfans ; elles préparent les repas, ne mangent jamais en présence de leurs maris, elle vont chercher l'eau ; si quelqu'un d'une autre caste touche au vase, elles jettent l'eau et le cassent s'il est de terre, et le purifient par le feu s'il est de métal.

La personne d'un brahme est si sacrée, qu'on n'en peut punir aucun de la peine capitale, pour quelque crime que ce soit : la plus grande punition qu'on leur inflige est de leur crever les yeux. Tuer un brahme est un des cinq grands péchés presque irrémissibles ; quiconque s'en est rendu coupable doit l'expier par un pèlerinage de douze ans, en demandant l'aumône, et en portant à la main le crâne du brahme, dans lequel il est



obligé de boire et de manger. Ce terme expiré, il doit faire des aumônes, et bâtir un temple au dieu de la secte du brahme qu'il a privé de la vie.

Indépendamment des différentes sectes entre lesquelles les brahmes se partagent, quatre ordres principaux sont communs à tous : ce sont 1° les *bremcharis* ; vers l'âge de sept ans, ils sont initiés à cet ordre, alors ils commencent à étudier les élémens de la religion et les *vedas* ; 2° les *grahasta* ; ils passent dans cet ordre à l'âge de douze ans ; c'est celui auquel ils peuvent se marier ; à cette époque, le gourou leur passe avec beaucoup de cérémonie le cordon qui les distingue ; 3° les *vanaprasta* ; 4° les *sanniasis* ; ces deux derniers sont des ordres d'ermites, de pénitens et de mendiants qui ont entièrement renoncé au monde.

Un brahme ne peut être *vanaprasta*, qu'après une vingtaine d'années d'épreuves ; il est obligé de vivre ensuite dans la solitude pendant vingt-deux ans, avant de devenir *sanniasis*. Le *vanaprasta*, s'il est marié, peut emmener sa femme dans sa retraite, mais il doit s'abstenir de tout commerce intime avec elle. Les *vanaprasta* sont dans une grande réputation de sainteté, et ne se nourrissent, dans leurs forêts, que d'herbes et de fruits.

Les *sanniasis* poussent le fanatisme encore plus

loin ; ils ne se coupent jamais les ongles, qu'ils ont quelquefois d'une longueur démesurée ; ils ne doivent jamais laisser errer leurs pensées sur des objets terrestres, il faut qu'ils soient continuellement absorbés dans la contemplation de la divinité.

Chaque matin le *sanniasis* doit laver avec soin le *danda*, bâton à sept nœuds qui représente les sept grands richis, et qu'au jour de son initiation, le gourou lui a remis en grande cérémonie avec le *caramandala* (vase de cuivre pour l'eau).

Le *sanniasis* arrivé à un détachement absolu de toutes les choses de ce monde, est nommé *paramahansâ*. Il demeure alors dans une inaction totale ; semblable à un tronc d'arbre, immobile comme un rocher, il ne mange plus si on ne lui met les morceaux dans la bouche ; il ne se lave plus aucune partie de son corps, si on ne prend ce soin pour lui ; aussi, après sa mort, s'envole-t-il tout droit au ciel sans subir aucune transmigraton. Si à ce dernier moment il lui reste le plus léger désir des choses de ce monde, il renaîtra encore, mais ce sera pour être au moins *radjah*.

Les *vaïsius* et des *soudres* peuvent être *vanaprastas* et *sanniasis* ; mais quoique soumis aux mêmes règles et aux mêmes lois que les brahmes initiés à ces ordres, il ne vivent point avec eux, ils forment une secte externe, et ont un chef de leur caste.



L'institution de ces deux ordres d'ermites remonte à la plus haute antiquité. Les lois de Menou ont réglé tout ce qui concerne leur discipline; elles traitent des herbes, racines et fruits dont ils peuvent se nourrir et de ce qui leur est interdit; des offrandes et des sacrifices qu'ils doivent faire; de leur vêtement qui doit être de la peau d'une antilope noire ou d'une écorce d'arbre. Au milieu d'une foule de réglemens minutieux, on trouve des traits de la plus sublime philosophie. « Pour être heureux, dit Menou, vis toujours seul; de cette manière tu n'abandonneras personne et personne ne t'abandonnera. Ne désire ni de vivre ni de mourir; mais attends tranquillement ce que le destin a décidé de toi, comme un ouvrier attend son salaire. Ne reçois jamais l'aumône après avoir fait une humble révérence, car en la recevant pour prix d'une révérence, le sanniasi devient esclave de libre qu'il était.

D'autres pénitens tels que les fakirs, les djoghis, les tadins, les pandarons, etc., font également vœu de vivre aux dépens du public, et parcourent le pays en mendiant; les djoghis sont brahmistes, les fakirs musulmans; ils se ressemblent, d'ailleurs, par leur hypocrisie et leur audace. On les rencontre souvent sur les places publiques, dans les rues, les marchés, les bazars, enfin partout. Que l'on se figure un énergamène tout nu, à l'exception

d'un chiffon d'étoffe qui couvre mal ce qu'il devrait cacher; tout sali d'une poudre blanchâtre, les cheveux mal peignés et hérissés; poussant de temps en temps des hurlemens étranges; marchant à grands pas, les yeux rouges et égarés, et l'on aura l'idée d'un fakir. Ces misérables cherchent à se distinguer les uns des autres à force d'extravagances, afin d'attirer les yeux de la multitude. « Les uns se font de petites blessures au front, aux bras, aux cuisses, afin d'exciter la compassion des bonnes âmes et d'obtenir quelques aumônes; d'autres se couchent sur le dos dans les rues, et là, immobiles, les yeux fermés, exposés sur un sable brûlant à toutes les ardeurs du soleil, ils chantent en feignant une grande indifférence pour ceux qui passent, comme s'ils étaient plongés dans une profonde méditation; mais ils ont soin de regarder du coin de l'œil si on ne leur jette pas quelque chose.

Ces robustes fainéans se rassemblent quelquefois en troupes très-nombreuses, et mettent à contribution les lieux où ils passent. Les femmes ont pour eux une dévotion particulière; quand ils entrent dans une maison, le mari, par esprit de religion ou par crainte, se retire respectueusement. Quiconque se dévoue à cette vie vagabonde, est sûr, sinon d'amasser des richesses, au moins de ne manquer de rien.